

*Bibliothèque numérique*

**medic @**

**Gardane / Gardanne, Joseph Jacques.  
Eloge historique de M. Théophile de  
Bordeu**

*Paris, chez Ruault, 1777.*

*Cote : 90945*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x17x03>

3

# ELOGE HISTORIQUE

DE

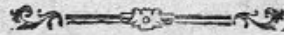
M. THÉOPHILE DE BORDEU;

DOCTEUR RÉGENT DE LA FACULTÉ DE  
MÉDECINE DE PARIS, MÉDECIN  
DE MONTPELLIER.

Par J. J. GARDANE, Docteur Régent de la  
Faculté de Médecine de Paris, Médecin de  
Montpellier, &c.

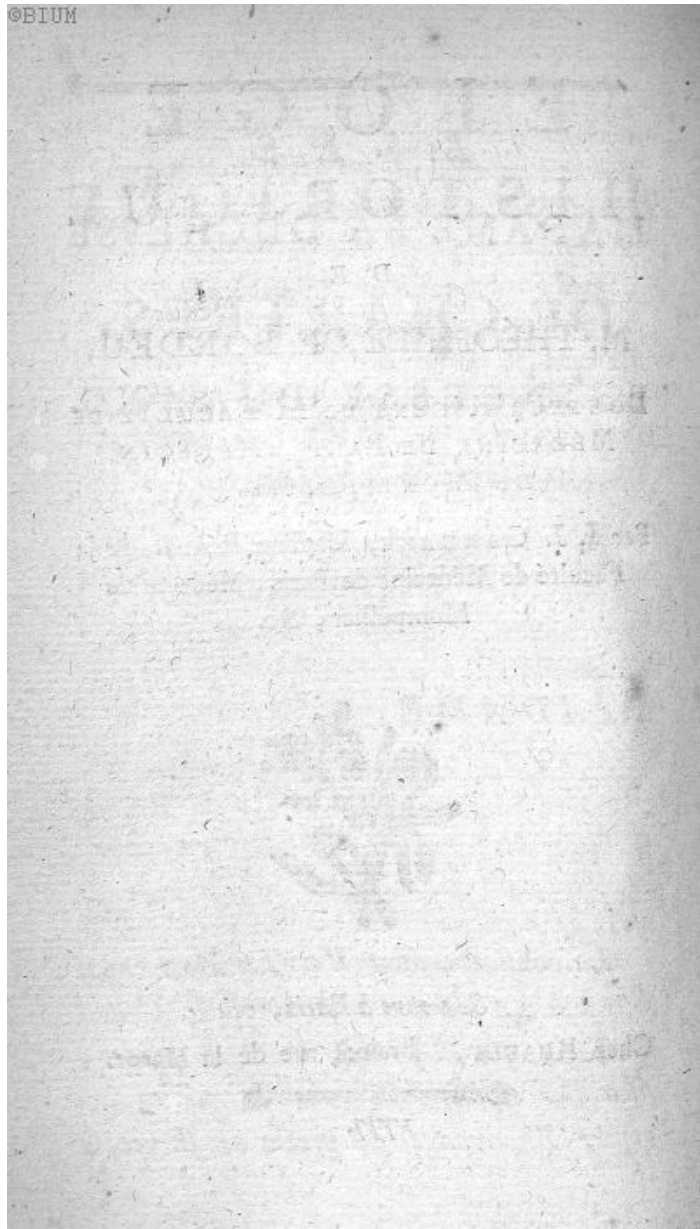


*Se trouve à Paris,*  
Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.



1777.





A. S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE  
DE CHARTRES,  
PRINCESSE DU SANG.

**MADAME,**

*La confiance dont VOTRE ALTESSE  
SÉRÉNISSE honoroit le Grand  
Médecin que la France vient de perdre,  
m'a fait espérer que vous daigneriez ac-  
cepter l'hommage du précis de sa vie &*

de sa doctrine. Le souffle empoisonné de l'envie ne flétrira point les fleurs que j'ai répandues sur sa tombe, si vous les mettez sous votre protection.

J'ai pensé d'ailleurs que ce tribut de mon amitié & de mon attachement pour l'homme célèbre à qui le soin de votre santé fut confié dès votre plus tendre enfance, vous seroit d'autant plus agréable, qu'il est dicté par le sentiment, & qu'à ce seul titre il a des droits sur votre cœur.

Je suis, avec un profond respect, M

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble  
& très-obéissant  
serviteur,  
GARDANE.





E L O G E  
H I S T O R I Q U E  
DE M. THÉOPHILE DE BORDEU.



**L**E Médecin dont le travail se borne uniquement à voir des malades, & qui n'ayant jamais rendu compte au public, ni de ce qu'il fait, ni de ce qu'il fait, passe pour un homme célèbre, soit en parlant d'un ton d'Oracle, soit en se faisant prôner par des amis, ne jouit ordinairement que d'une réputation éphémère. Le calcul des richesses amassées en multipliant le nombre de ses visites, occupe la plus grande partie de l'histoire de sa vie, & si l'on se souvient de lui après sa mort, ce n'est souvent que par le faste & la prodigalité de ses héritiers. Mais celui qui, sans négliger ce qu'il doit à ses malades, dérobe chaque jour quelques instans à son repos pour méditer sur son

A

Art, & publie le résultat de ses méditations, celui-là, dis-je, a de légitimes droits à notre reconnoissance; s'il meurt, il se survit dans ses ouvrages, & c'est en admirant la conformité qui regne entre ses écrits & ses succès, que la postérité avoue la réputation qu'il s'étoit faite. Telle sera désormais celle du Médecin dont je vais faire l'Eloge.

Peu exercé dans ce genre d'écrire, j'ai senti que la tâche que je m'imposois, auroit dû être remplie par une plume plus éloquente que la mienne; mais si dans cet élan de l'amitié, je n'ai pas fait tout ce qu'exigeoit la mémoire d'un homme célèbre, du moins serai-je le premier qui aurai rendu hommage à ses talens, & mon cœur sera satisfait.

1722. M. Théophile de Bordeu, naquit à Iseste dans la Vallée d'Ossau en Béarn, le 22 Février 1722. Il eut pour pere Antoine de Bordeu, Conseiller d'Etat, Médecin de Montpellier, Intendant des Eaux Minérales de l'Aquitaine; son ayeul, Théophile de Bordeu, Gentilhomme Béarnois, avoit également professé la Médecine, & M. de Bordeu laisse deux freres, dont l'un, François de Bordeu, actuellement Intendant des

Eaux minérales de la Province, y exerce cet Art avec distinction.

Il fit ses premières études au Collège des Jé- 1741.  
suites de la ville de Pau, & aux Barnabites de la ville de l'Escar; d'où il fut conduit à Montpellier par un goût héréditaire pour la Médecine. A l'âge de dix-neuf ans il avoit déjà acquis de si grandes connoissances d'Anatomie, qu'il fut choisi par ses condisciples pour suppléer aux leçons des Démonstrateurs particuliers, dans une dispute survenue entr'eux & ces derniers.

Il s'agissoit alors dans cette Ecole de l'opinion d'Hamberger, sur la respiration, & de celle de Willis, sur la plus ou moins grande dureté du cerveau. Le jeune Bordeu faisoit avidement cette question, s'en occupa, & combattit avec succès le Dogme du Médecin Anglois par de nouvelles expériences.

L'Analyse de la sensibilité fut la suite de ce 1742.  
premier travail; elle donna lieu à une Thèse sur le sentiment en général, *de sensu generice considerato*, par laquelle M. de Bordeu parvint au grade de Bachelier. Cette Dissertation renfermoit le germe de tous les ouvrages qu'il a publiés depuis. On y apprit à regarder les organes du corps vivant, comme jouissant chacun d'un sentiment,



& d'un mouvement particulier, & d'une disposition décidée pour tel sentiment ou tel mouvement, d'où résultoient l'harmonie & l'accord des actions qui concourent à l'ensemble de la vie, & qui toutes dépendent plus ou moins de cette propriété de la fibre, particulière à chaque individu. On y vit sur-tout l'existence des esprits animaux combattue ; la sensibilité rapportée à la seule vibration des nerfs ; une division claire & distincte des fonctions de l'ame, considérée comme *nature animale* ; le système de M. de Haller sur l'irritabilité prévu, & toutes ces vérités puisées par l'Auteur, pour ainsi dire, dans le sein de sa famille, comme il l'avoue lui-même, avec autant d'ingénuité que de modestie : » nous en avons été allés, & si c'est une erreur on doit nous la pardonner, comme on pardonne les signes de naissance » *pueri succimus quæ juvenes adhuc proponimus, connati saltem condonentur nævi* (1).

Des connoissances si précoces déterminèrent les Professeurs de Montpellier à dispenser le Candidat de plusieurs actes, du nombre de ceux par

(1) *Dissertatio Physiologica de sensu in genere considerato* in-4. à Montpellier 1742, p. 15. §. LXXV.

lesquels on y parvient à la Licence. Mais loin de goûter le repos que lui ménageoit cette faveur peu commune, M. de Bordeu n'en devint que plus ardent à l'étude, & mit à profit cette dispense d'exercice, en travaillant une autre dissertation sur la formation du chyle, *Chylificationis Historia* (1).

Cette nouvelle production plus étendue que la précédente, présentoit de grandes vues, & des détails anatomiques bien circonstanciés. Le mécanisme de la mastication & de la déglutition des alimens y étoit décrit avec une exactitude remarquable, & les changemens de la pâte alimentaire dans l'estomac & dans les intestins mieux suivis : on y trouvoit encore les premières expériences de M. de Bordeu sur les glandes parotides. Il résulroit de ces essais, contre l'opinion des Médecins, dits *Méchanistes*, que les compressions produites par le mouvement de la machoire inférieure sur la supérieure, loin de servir à l'excrétion de la salive par ces glandes, étoit plutôt capable d'en intercepter le cours. [2]

(1) Imprimée à Montpellier la même année, in-4.

2) Les Médecins, dits *Méchanistes*, abusant du mot mécanique, ont prétendu trouver dans les com-

## 6 ÉLOGE HISTORIQUE

Ce fut alors que l'un des grands Maîtres de cette savante Ecole, le fameux Fizes, préféra la célébrité de M. de Bordeu. » Je l'ai connu,

pressions qu'éprouvent entr'elles les différentes parties du corps humain, & dans l'impulsion des fluides sur les solides, la cause de tous les mouvemens du corps animé. Ils ont porté cette espèce de délire jusqu'à vouloir que le sang conduit au cerveau par les carotides, y séparât un prétendu fluide nerveux, autrement dit, *esprit animaux*, dont ils n'ont jamais prouvé l'existence. Ils ont même poussé l'abus des choses, jusqu'à croire que l'impulsion que le cerveau & le cervelet recevoient du sang artériel, comprimant les organes sécrétoires & excrétoires de ces esprits animaux, dirigeoit ces derniers vers les muscles du cœur, & renouvelloit ainsi le mouvement de cet organe. Cette doctrine toute Cartésienne, prit naissance en France; Boerhaave, à qui plusieurs personnes l'ont attribuée, ne fit que l'adopter dans ses leçons; & soit qu'il l'ait présentée d'une manière plus séduisante, soit que l'admiration due aux travaux excessifs du Professeur Hollandois, ait entraîné les Médecins de France, un grand nombre a juré pendant long-tems dans les paroles de ce Maître, au point qu'il a fallu les plus grands efforts pour ramener à la vérité ceux qui avoient embrassé ce système.

L'Ecole de Montpellier a l'avantage d'avoir la première attaqué la doctrine des *Mécanistes*, néces-



disoit-il, depuis, avec satisfaction, lorsqu'il prenoit ses grades dans notre Faculté; je fus frappé de son génie; je lui trouvois une façon de pen-

faire à ceux qui veulent rendre raison de tout, mais peu satisfaisante pour les Méchaniciens. On ne peut refuser à M. de Sauvages, le mérite de l'avoir réfutée avec force. Instruit des vrais principes de la mécanique, ce Professeur a fait sentir l'abus de ce mot dans le système des soi disans Méchanistes, & il a prouvé que la résistance, loin de renouveler la puissance, ne pouvoit que l'affoiblir & l'éteindre enfin, même dans le corps le plus élastique; à moins qu'une force étrangère ne vint au secours du mouvement déperdu ou perdu. En renversant ainsi l'hypothèse des méchanistes, M. de Sauvages en établit une toute Stahl-ienne, dans laquelle il admit avec Stahl & Wolf, un moteur particulier dérobé à nos sens (l'ame) & lui attribua tous les mouvemens de notre machine. Cette secte fut appelée la secte des *Animistes*. Mais les mouvemens de la fibre après la mort de l'animal & ceux des animaux qui n'ont point d'ame, ébranlèrent également cette dernière doctrine. On reconnut avec M. de Haller une irritabilité particulière de la fibre, & il fallut (sans blesser le dogme & sans confondre l'homme avec la brute) admettre cependant en lui une sensibilité d'instinct commune à tous les êtres-vivans, & capable de produire le sentiment machinal & gènes



## S ÉLOGE HISTORIQUE

fer peu commune ; il étoit fort docile à l'instruction : mais on le voyoit très-peu satisfait de l'explication que nous donnions des phénomènes de l'économie animale , & je n'ai jamais douté qu'il

ral du corps humain , ainsi que de chacun de ses différens organes ; sentiment indépendant de la volonté & de la réflexion , mais toujours produit par une cause supérieure à la résistance & au choc des solides & des fluides. C'est-à-dire , qu'il a fallu revenir à l'opinion de M. de Bordeu , qui avoit bien constaté avant M. de Haller , la vie propre de la fibre , mais qui au lieu de donner à cette propriété particulière , le mot d'*irritabilité* , a toujours pensé que les mouvemens qu'on observoit après la mort de l'animal , & qui ne duroient que quelques instans , n'étoient qu'une extension de cette même sensibilité , qui dure tant que la fibre se conserve dans l'état où elle se trouvoit du vivant de l'animal.

Ces raisons & des réflexions solides contre les expériences d'après lesquelles on avoit prétendu conclure que plusieurs parties du corps humain ne sont point irritables , se trouvent détaillées dans la Thèse que M. François de Bordeu , frere de Théophile , soutint à Montpellier en 1757 , & où l'on n'a pas de peine à reconnoître , indépendamment des talens particuliers de ce Médecin , combien le génie de son frere avoit influé sur son ouvrage , qui fut généralement applaudi par les Maîtres de l'Ecole de Montpellier. J'étois présent à ces applaudissemens.

ne parvint un jour au point de réputation où il est arrivé depuis.»

A cette époque MM. de Sauvages, Chaptal, Serane, Lazerme, Combalufier, Lamure, & Venel, devenus depuis presque tous Professeurs dans cette même Université, commençoient également leur carrière; comme on avoit vu peu d'années auparavant, sortir de l'Ecole de Leyde, les Vanfwieten, les Tronchin [ 1 ], les Haller, les Gaubius, les Sanchés, &c. Il semble qu'à certaines périodes, une portion de génie se répande tout d'un coup sur plusieurs têtes, lesquelles s'électrifant par la collision des idées, produisent ensuite un trait de lumière qui éclaire leur siècle & illustre leur patrie.

La carrière de la Licence finie, M. de 1743, Bordeu reçut le Bonnet de Docteur, avec le ti-

---

( 1 ) Nous aimons à rappeler ici l'Eloge que M. de Bordeu a fait de cet illustre disciple de Boerhaave. Il y a, disoit-il, des praticiens respectables des pays étrangers, tels que M. Tronchin, Médecin célèbre à Amsterdam, qui sont expectateurs & qui ménagent les crises dans les maladies aiguës. art. crise, Dict. Encyclop.

---

 IO. ÉLOGE HISTORIQUE
 

---

1744. tre de *Médecin Chirurgien* (1), & revint à Pau, l'année suivante, précédé par sa réputation naissante dans cette ville, & regretté à Montpellier par tous ses confreres. Mais si le séjour qu'il fit en Béarn devoit être utile à ses compatriotes par les succès qu'il y obtint dans l'exercice de la Médecine, il ne le fut pas moins à lui-même par l'application qu'il fit de la Théorie, à la Pratique de cet art.

1745. Cependant l'Université de Montpellier avoit trop d'attraits pour M. de Bordeu, pour qu'il ne fût pas tenté de retourner dans cette ville. Ce

---

(1) La Faculté de Montpellier est dans l'usage de donner ce double titre à ceux qui le sollicitent, & qui s'en rendent dignes par des examens particuliers. Communément ceux qui se proposent de professer l'anatomie dans d'autres villes, & qui sont dans le cas d'y joindre des leçons de Chirurgie, se font Médecins Chirugiens. C'est ce qui déterminâ M. de Bordeu à le faire aussi, parce que son dessein étoit d'enseigner un jour l'Anatomie & l'art des accouchemens dans sa Province. Mais il ne renonça pas pour cela à la Médecine. Fils & petit fils de Médecin, comment eût-il pu abandonner l'état de ses peres dans lequel ses talens lui promettoient tant de succès. Ses lettres sur les Eaux Minérales de son pays, à la tête desquelles il prit ce double titre de Médecin Chirurgien, appartenant plutôt à la Médecine qu'à la Chirurgie, prouvent qu'il fit toujours son occupation principale de cette premiere partie de l'art de guérir.



qu'on a cru bien voir dans ses premières études, paroît si différent de ce qu'on observe en exerçant, qu'il est presque impossible qu'un homme qui a l'ame honnête & le cœur droit, ne desire point après cette épreuve, de revenir sur ses pas, pour rectifier à la source de l'enseignement les idées qu'il s'étoit faites avant d'avoir vu des malades. Aussi M. de Bordeu revint-il à Montpellier, d'où, après y avoir professé deux ans l'Anatomie & perfectionné ses connoissances médicales, il se transporta dans la Capitale du Royaume, ayant donné auparavant de nouvelles preuves de son goût pour l'observation, en constatant un des premiers, la propriété antigangreneuse du quinquina, peu connue alors en France.

Ce fut en 1746 que ce Médecin parut à 1746. Paris pour la première fois. La dissipation, qui trop souvent y entraîne les jeunes gens, ne put le distraire de ses méditations profondes. Il y suivit exactement les meilleurs maîtres; on le vit assister aux leçons de tous les genres, il fut sur-tout assidu à celles du fameux Rouelle; & comme s'il eût craint, en se livrant trop à la médecine spéculative, de perdre le tact du Praticien, qu'il avoit acquis à Pau & à Montpellier, il rechercha l'occasion de voir des malades, & le fit avec succès.



tant à l'Hôpital de la Charité de Paris, qu'il suivit exactement pendant quelque tems, qu'à l'Infirmerie Royale de Versailles, où il remplaça, pour quelques mois M. Medalon, son parent & son ami.

1749. A peine trois ans s'étoient écoulés dans ce pénible exercice, que ses parens le rappellerent une seconde fois en Béarn. Il s'y rendit alors avec le brevet d'Intendant des Eaux Minérales de l'Aquitaine. Ces Eaux, quoiqu'efficaces, avoient été beaucoup trop négligées; il falloit tout le zèle & la sagacité de M. de Bordeu pour analyser leurs principes, constater leur vertu, en recueillir les effets, & leur regagner la confiance affoiblie ou perdue. Aussi ce Médecin les avoit-il avantageusement annoncées dès l'année 1746 & 1748, par des essais en forme de lettres, dans lesquels l'origine des sources en général, & la cause de leur chaleur étoient recherchées avec soin, & où se trouvoient des réflexions physiques & médicinales, qui déceloient un esprit supérieur aux préjugés. La Sur-Intendance des Eaux de l'Aquitaine fut le prix de ce travail, (a)

---

(a) L'Analyse des Eaux Minérales du Béarn a été continuée depuis par ordre du Roi, par MM. Venel

---

A des occupations si utiles, M. de Bordeu joignit un cours sur l'art des accouchemens, en faveur des Chirurgiens & des Sages Femmes. En même tems il adressa, à l'Académie des Sciences de Paris, un savant Mémoire Anatomique sur les articulations des os de la face, dans lequel la construction de cette charpente osseuse, & le mécanisme singulier qui résulte des engrenures & des diverses coupes des os qui la composent furent exposés avec la plus grande vérité. Sur toutes choses, il eut à cœur de poser les premiers fondemens du Journal des Eaux de Bareges, qui continué depuis plus de trente ans, dans le plus grand ordre sous l'autorité du Gouvernement, par Antoine de Bordeu, son pere, & par François de Bordeu, son frere, procure aux malades qui vont aux Eaux, la satisfaction d'y voir des

---

& Bayen. Le premier, mort l'année dernière, avoit été condisciple de M. de Bordeu, composé différens articles de l'Encyclopédie & professé la Médecine avec distinction dans l'Université de Montpellier. L'autre également ami de M. Bordeu, & Apotichaire Major des Armées du Roi, jouit de la plus grande réputation par ses connoissances en Chymie, en Physique & en Histoire Naturelle, & sur-tout par une modestie rare qui ajoute au prix de ses talens.

cures de tout genre , & l'espoir d'en grossir le nombre.

Après ces déplacemens successifs , M. de Bordeu revint enfin à Paris pour s'y fixer. Il y fut annoncé par les recherches qu'il publia sur les différentes positions des glandes , & sur leur action. Ce qu'il avoit avancé sur les parotides , dans son histoire de la Chylification , y fut pleinement développé , & l'application qu'il en fit à tous les autres organes excrétoires du corps humain , renversa pour toujours l'hypothèse des *Méchanistes* , sur la situation & le jeu de ces mêmes organes.

1753. En 1753 , les Auteurs de l'Encyclopédie , appellant à leur travail les savans de tous les genres , n'oublièrent pas M. de Bordeu. Il fut chargé du mot *Crise*. Cet article , qui suppose une connoissance profonde des premiers Ecrivains de la médecine , joint à la comparaison des opinions des anciens , avec celle des modernes , une discussion judicieuse de leurs raisons réciproques.

On s'attend , en le terminant , de voir M. de Bordeu prendre parti pour l'une des deux opinions sur les crises , ou en établir une nouvelle sur les ruines des précédentes : mais ce Médecin étoit trop prudent & trop éclairé pour prononcer sur une question si difficile. Comme il cherchoit la



vérité de bonne-foi , il resta dans le doute , & ne parut que plus grand par cette modestie , qui pourroit peut-être avoir plus d'imitateurs , surtout dans l'étude de l'art de guérir , où l'on rencontre si difficilement la vérité , & où les erreurs sont si funestes.

Cette même année l'Académie de Chirurgie<sup>1753.</sup> couronna une Dissertation de M. de Bordeu , sur les écrouelles ; sujet du prix qu'elle avoit proposé pour l'un de ceux qu'elle a coutume de distribuer chaque année. Tout parut neuf dans cet ouvrage , établi sur l'anatomie la plus exacte , & sur les meilleurs principes de l'art de guérir. Des vues particulières sur la nature de l'air des montagnes , où les écrouelleux sont si fréquens , sur celle des eaux qu'ils y boivent , & des alimens dont ils font leur nourriture ; & des observations judicieuses faites à l'ouverture des cadavres des sujets morts de cette maladie , furent la base de cette dissertation , dans laquelle l'Auteur tira le plus grand parti de l'action du tissu cellulaire , pour expliquer les symptômes de cette affection opiniâtre , & les phénomènes qui se présentent dans son traitement.

L'usage veut , que nul ne puisse exercer la<sup>1753.</sup> Médecine dans Paris , sans être préalablement



admis au nombre des Docteurs Régens de la Faculté de Médecine de cette Capitale, quand même il seroit membre d'une autre Faculté du Royaume; à moins que la confiance particulière du Roi & de la Famille Royale, ne l'ait dispensé de suivre cette carrière longue, pénible, mais honorable. Les protections qu'avoit M. de Bordeu, & plus encore ses talens précoces, auroient pu facilement lui mériter cette exemption; mais son ardeur pour l'étude de la Médecine l'emporta sur ces facilités; plus il vit d'obstacles à combattre, plus il eut de desir de les surmonter; le cours d'une seconde licence ne le rebuta point, il aimoit son art, & il faisoit avec empressement les moyens de le professer dans une Ecole savante, émule de celle qui l'y avoit initié.

Il se mit donc, comme on dit, *sur les bancs*, où son premier début fut d'examiner si toutes les parties du corps humain concouroient à la digestion. *An omnes corporis partes digestioni opitulentur?* L'action de l'estomac influant nécessairement sur celle de tous les autres organes, il étoit naturel d'établir une réciprocité d'influence entre ces organes & l'estomac. Cette première vérité conduisit à la connoissance plus exacte des forces épigastriques

épigastriques, de cette action des régions précordiales, mieux connue par les anciens Philosophes que par les Médecins. M. de Bordeu fit de cette région le siège, la réunion & l'appui de presque tous les efforts du corps humain, & de presque toutes les sympathies; de-là parut mieux alors dépendre le jeu & le trouble des passions, & les effets des appétits divers. L'on distingua sur-tout avec ce Médecin, le mouvement de digestion de l'estomac, de l'impression mécanique qu'il reçoit des alimens qu'il digere, & le sentiment de faim & de besoin produits l'un par la nécessité de substantier la machine, & l'autre par celle de la remonter, pour ainsi dire, en remplissant la capacité de l'estomac, & relevant ainsi ce viscere de l'affaiblissement où le laisse l'absence des alimens solides.

La seconde Thèse d'Hygiène eut pour sujet l'utilité de la chasse & ne fut pas moins intéressante. M. de Bordeu y prouva, par les mêmes principes, que cet exercice étoit de tous, le plus salutaire. *Venatio cæteris exercitationibus salubrior.*

Vint ensuite sa fameuse Dissertation sur les 1754  
Eaux de l'Aquitaine, qui fit une impression vive sur les esprits. Ce travail où l'Auteur faisoit

— — — — — B — — — — —

une heureuse application de ces principes à la pratique de la Médecine , fut le résultat des faits recueillis dans le Journal de Bareges dont j'ai parlé. Des Observations nombreuses y prouvent jusqu'à quel point les viscères du bas ventre irrités, pouvoient porter le trouble dans toute la machine. Ces régions mieux examinées parurent être le foyer des maladies épigastriques , & diaphragmatiques , plus communes qu'on ne l'avoit pensé ; l'Auteur démontra qu'elles formoient un centre non moins remarquable que la tête, pour le cours & le développement des forces nerveuses , toujours plus ou moins dirigées vers la région de l'estomac & des hypocondres. Une particularité remarquable dans cette Thèse, c'est d'y voir attaquer & détruire le préjugé où l'on avoit été jusqu'alors de ne prendre les Eaux que le matin & à la dose de quelques verres ; M. de Bordeu prouva par l'expérience, qu'on pouvoit en faire la boisson ordinaire des repas , & son conseil a prévalu depuis.

Que d'espace parcourt en peu de tems l'homme de génie, que d'objets il embrasse comme en se jouant ! Ainsi en moins de quatre années, M. de Bordeu coopéra au plus beau monument qu'on ait jamais élevé aux Sciences & aux Arts; ses recherches le placèrent au rang des grands Anato-



mistes ; une Société éclairée le couronna ; une autre Compagnie savante l'admit dans son sein. Mais ce qui étonnera davantage, c'est qu'au milieu du travail qui lui mérita ces honneurs, il sçut encore trouver le tems de s'occuper des ouvrages d'autrui. Tels furent par exemple ceux qui ont pour titre, idée de l'homme Physique & Moral, le *Specimen novi Medicinæ conspectus*, & le *Medicinæ conspectus*, publiés par M. de la Caze, son parent, & auxquels il eut beaucoup de part, conjointement avec feu M. Venel, son ami & son ancien condisciple.

La Licence de Paris achevée, M. de Bordeu <sup>1755.</sup> qui en occupa la première place, fit son début dans la Médecine Pratique, à l'Hôpital dit de la *Charité*, dont il fut nommé Médecin; dans cette Maison salutaire où chaque malade couché seul dans un lit, soigné avec exactitude, & proprement tenu, fournit à ceux qui veulent observer, la facilité de suivre la marche de la nature, troublée ailleurs par le tumulte, la malpropreté, l'irrégularité du régime, & par l'abominable usage de coucher plusieurs malades dans un même lit.

Sa nomination à cette place fut des plus honorable : jusqu'alors il n'y avoit pas eu de Médecin *expectant* à la *Charité*, & l'on ne parve-



noit à y faire la Médecine , qu'après avoir été revêtu du titre de Docteur-Régent. M. de Bordeu éprouva , cette fois encore , une distinction bien flatteuse. Par délibération expresse du Chapitre des Religieux de la Charité , & du choix de M. Verdhelan des Moles , Médecin de cet Hôpital , il fut nommé son substitut , quoiqu'il n'eût encore alors , que le titre de Licentié. Ce choix est conigné dans les registres de la Charité de Paris. Et comment M. de Bordeu n'auroit-il pas gagné la confiance & forcé , pour ainsi dire , l'admiration des Religieux de cette maison ? Dans son premier séjour dans la Capitale & depuis son retour , il avoit suivi très-assidument leur Hôpital ; appliqué chaque jour à visiter leurs malades , il en examinoit le pouls , prédisoit la crise de leurs maladies , & se trompoit rarement. Ses prédictions , il est vrai , furent traversées par une pratique différente , tant qu'il n'y fut que simple observateur ; mais lorsqu'au lieu de n'être que témoin de la pratique d'autrui , il eut acquis le droit d'y exercer en Chef , maître de l'administration des remèdes , il le fut aussi d'attendre l'événement , & cette attente eut le succès qu'il en espéroit.

1756. Ce fut alors qu'il s'occupa de la rédaction d'un grand ouvrage , depuis long - tems mé-

dité. Je veux parler des recherches sur le pouls par rapport aux crises. Elles parurent quelque tems après ; & cette époque fut celle de la grande réputation que M. de Bordeu s'est acquise depuis dans la Médecine pratique.

Tel étoit l'empire de la doctrine des Méchanistes , que le pouls ne seroit plus qu'à connoître la fièvre en général ; on étoit fort éloigné de présager la coction & la crise de la maladie par la modification particulière de l'artère. Une pratique impatiente & tumultueuse , ne permettoit pas de s'arrêter à la Doctrine du pouls , dont les principes avoient été si bien indiqués par Galien. Ces signes étoient regardés comme autant de superfluités , *ad populum phaleras* , c'étoit le mot ; & l'on croyoit avoir tout prouvé , lorsqu'après les théorèmes d'hydraulique , établis sur des machines sans vie & sans sentiment , & fausement appliqués au corps humain , on avoit prononcé les mots *d'action & de réaction réciproque entre les solides & les fluides.* ( 1 ) De-là l'habi-

---

( 1 ) Cette erreur est venue de la doctrine de Harvey , sur la circulation du sang. On ne peut s'empêcher de reconnoître l'impulsion du sang , du cœur dans les artères , & son retour des veines au cœur ;

tude meurtrière des fréquentes saignées, l'administration précipitée des purgatifs, l'abus des remèdes, l'oubli de la Médecine d'expectation, & tous les maux qui sont la suite de cette pratique téméraire & peu sûre.

La doctrine du pouls, par rapport aux crises, établie sur l'action vitale & particulière de chaque partie du corps humain, convainc par

mais il s'en faut bien que les choses se passent comme Harvée & ses sectateurs l'ont prétendu. L'opinion de M. de Bordeu, contraire à celle de l'anatomiste Anglois, a trouvé plus d'un sectateur; elle vient tout récemment d'être adoptée par M. Fouquet, dans les dissertations que ce dernier Médecin a publiées pour la dispute de la Chaire vacante par la mort de M. Venel. Voici l'énoncé de la question proposée par la Faculté de Montpellier: *Savoir si les loix du mouvement progressif du sang, exposé par Harvée & ses partisans, ne sont pas pleines d'erreurs & de doutes sous plusieurs aspects; & s'il n'est pas dangereux de les appliquer à la pratique de la Médecine?* L'Auteur, après les raisons les plus fortes, conclut pour l'affirmative; une autre question qui eût flatté M. de Bordeu, & dont la solution honore également sa mémoire, c'est la suivante. *Savoir si dans les maladies l'on peut être certain, par le pouls, du siège du mal?* Oui, répond encore le savant M. Fouquet, pleinement instruit de la doctrine de M. de Bordeu,



des observations continuées depuis , que le pouls devoit partager cette variation , toutes les fois que la Nature en travail , affectoit plus particulièrement , tel ou tel organe. Le cœur y fut considéré comme le centre du système vasculaire , d'où partoient des torrens de chaleur & de sang , qui venoient , en s'étendant dans les artères , croupir , flotter & se perdre enfin dans le tissu muqueux , d'où une partie du sang revenoit au cœur par les veines. De cette manière d'envisager la circulation , pressentie & effleurée par les anciens , découloit l'influence & l'irradiation singulière du cœur sur toutes les parties , les croupissemens , les transports , les écarts des humeurs , les flux & les reflux que la Nature fait éprouver au besoin , les rythmes invariables par lesquels le système artériel , régulièrement agité par la force tonique & sensible de toutes les parties nerveuses , prévient , annonce & suit les diverses fonctions , les affections des organes principaux , & les transports des fluides vers le haut & le bas du corps , du côté droit ou du côté gauche. Il est évident , ajoute l'illustre Auteur des recherches , de qui j'ai emprunté ce tableau , que le genre vasculaire est souvent interrompu par le tissu muqueux

B 4



ainsi que le mouvement circulaire du sang l'est dans ce tissu, & même dans les vaisseaux. Il est évident que le mouvement circulaire des gros vaisseaux, comparé au grand mouvement des astres, est interrompu par beaucoup de petits cercles, dont on retrouve l'image dans la marche des planètes, dans ce qu'on nomme les épicycles.

Malgré cette évidence, la Doctrine du pouls essuya des contradictions, & son Auteur, des disgrâces. Tout homme qui a le courage de contredire des préjugés reçus & d'annoncer des vérités nouvelles, doit s'y attendre; ce fut aussi ce qui soutint M. de Bordeu, contre les adversités qu'il a éprouvées à cette époque.

Qu'avoit pourtant de si paradoxal, la doctrine du pouls, reconnue aujourd'hui par les plus grands Maîtres (1), confirmée par les Médecins de toutes les Nations, & dont l'Ouvrage, après avoir eu plusieurs éditions en France, a

---

(1) On doit distinguer en France, parmi les partisans de la doctrine du pouls, MM. Michel, Menuret & Fouquet, qui ont chacun publié des Traités particuliers sur cette matière importante & au mérite desquels j'ai dû donner ici de justes Eloges.

été traduit en plusieurs langues ? Le plus incrédule ne peut méconnoître la distinction constante & sensible du pouls , en supérieur & en inférieur ; l'action des parties qui sont au-dessus du diaphragme , fait une impression sur le système de la circulation , essentiellement différente de celle qui s'opere au-dessous de cette séparation transversale de notre machine. Dans le premier cas , tout s'opere avec force , vigueur , activité : de-là viennent la plénitude , la dureté , les rebondissemens du pouls. Dans le second au contraire le pouls en général est plus petit , moins vif , moins fréquent , plus mou , inégal & même intermittent. Voilà certainement deux données sûres pour connoître le véritable siège des maladies , présager leur événement & suivre la voie que la Nature indique pour la crise.

Mais si ces deux parties du corps ainsi distinctes , operent par la diversité de leur site , un changement & une modification essentielle dans l'artère , pourquoi des changemens pareils ne se feroient-ils pas dans les sous-divisions de notre corps ? Pourquoi chaque viscère , chaque organe , ayant en propre sa vie & son action , n'influeroient-ils point à leur tour sur le pouls ? A la vérité , ces mouvemens ne frappent pas

toujours les doigts du Médecin ; mais de ce que plusieurs ne les ont pas observés , faut-il les révoquer en doute ? Avec cette maniere de raisonner il faudroit aussi rejeter les Ouvrages d'Hippocrate , n'ajouter aucune foi à ses prédictions , & traiter d'extravagante sa doctrine immortelle. En effet , quel est le Praticien assez heureux pour avoir vérifié tout ce que présage le Pere de la Médecine ? Quel est celui qui ne s'est plus d'une fois trompé dans les prognostics , même en suivant à la lettre les paroles du Maître de Cos ? Ainsi , lorsque dans un dédale obscur , le flambeau de la vérité ne laisse échapper que quelques rayons de lumière , ceux qui sont obligés de le parcourir , fermeront les yeux à cette clarté parce qu'ils peuvent être égarés par une fausse lueur , ou parce que cette même clarté , n'est pas constante ! Conséquence absurde , ridicule , dangereuse même , principalement en Médecine , où ce qu'on fait est un infiniment petit , à côté de ce qu'on ignore , où beaucoup de choses sont conjecturales , où enfin le véritable avantage des Médecins sur les personnes étrangères à leur Art , est de pouvoir réunir plus de faits , de la comparaison desquels , avec un bon jugement , ils déduisent des conséquences plus vraisemblables.



J'étois à Montpellier, étudiant en Médecine, sous les mêmes Maîtres que M. de Bordeu, douze ans après lui, avec François de Bordeu son frere, lorsque ses recherches sur le pouls virent le jour pour la première fois. Un soir, après les avoir méditées, je sentis une pesanteur de tête qui me fit porter la main à mon pouls. Je crus y remarquer du rebondissement, je prédis un prochain saignement de nez, en présence de plusieurs de mes condisciples, & bientôt l'événement justifia mon attente. Qu'on juge de la surprise d'un étudiant, à la vue de ce phénomène, & quel a dû être mon attachement pour le Maître à qui je devois cette salutaire doctrine.

La même chose étoit arrivée quelques années auparavant à l'Hôpital de la Charité. C'étoit M. de Bordeu lui-même, qui avoit prédit l'hémorragie sur un malade que l'on alloit saigner. Le Frere Philippe, de qui je tiens ce fait, ayant différé la saignée qui n'étoit que conditionnelle, eut la satisfaction de voir la prédiction de M. de Bordeu, s'accomplir, & se félicita de ne l'avoir pas troublée par une évacuation qui produit rarement le même effet. Dans une autre circonstance, les purgatifs administrés dans le même Hôpital, contre une maladie épidémique, n'empêchoient pas les mala-



des de mourir. Le pouls supérieur, observé par M. de Bordeu, lui fit penser que le vomissement seroit plus utile que la purgation par les intestins : il n'étoit alors qu'observateur, il proposa modestement ses vues ; on les suivit sur un malade, en lui administrant l'ipécacuana, & l'effet en fut si heureux, que le Médecin ordinaire en continua depuis l'administration avec le même succès. ( 1 )

(1) On a trouvé extraordinaire qu'à l'âge de 34 ans, M. de Bordeu eût publié ses recherches sur le pouls ; ceux qui ont fait cette objection, ignoroient sans doute que Baglivi, mort à 34 ans, avoit fait un Traité de médecine pratique, qui a été placé à côté de ceux de Baillou & de Sydenham. On a encore attribué à l'enthousiasme de quelques jeunes Médecins la réputation que les recherches sur le pouls ont acquise à leur Auteur ; & l'on a comparé la sensation que ces recherches firent alors, à l'éclat momentané d'une fusée. Le lecteur vient pourtant de voir que la doctrine du pouls par rapport aux crises, a été enseignée plus ou moins dans tous les tems. Les auteurs de cette réflexion me permettront-ils de leur demander, s'il faut comprendre M. Vanswieten parmi les jeunes enthousiastes dont ils veulent parler ? car ce célèbre Archiatre a respecté la doctrine du pouls dans ses commentaires sur Boerrhaave. Si M. Fouquet

Le génie Médecinal, de M. de Bordeu, s'exerçoit encore sur la crife qui se fait par les sueurs ; ce qu'il en a publié, se trouve à la fin de la der-

qui dispute actuellement la Chaire de Montpellier, vacante par la mort de M. Venel, est un jeune enthousiaste ? si MM. Michel, Menuret & Broussonet sont de jeunes enthousiastes ? si feu M. Venel étoit un jeune enthousiaste ? car ces Médecins se sont aussi tous déclarés en faveur de la doctrine du pouls. Si le Docteur Cok, qui a traduit en Anglois les recherches sur le pouls, étoit un jeune enthousiaste ? si les Médecins Espagnols qui l'ont rétablie ou adoptée, étoient de jeunes enthousiastes ? Si feu M. la Virotte, Médecin de la Charité, qui traduisit l'ouvrage du Docteur Nihel, étoit un jeune enthousiaste ? si le même Docteur Nihel que j'ai vu plusieurs fois à Paris, & qui, quoique très-âgé croyoit toujours à la doctrine du pouls, étoit un jeune enthousiaste ? si M. de Senac, premier Médecin du feu Roi, qui l'avoit également vérifiée dans les hôpitaux, étoit un jeune enthousiaste ? enfin si la Faculté de Médecine de Montpellier qui a proposé tout récemment une des questions de dispute de chaire sur la doctrine du pouls, & qui a permis que l'on conclût pour l'affirmative, est composée de jeunes enthousiastes ?

» La connoissance du pouls & de ses modifications, disoit M. de Casa-Major, en approuvant la seconde

---

nière édition de son Ouvrage sur le pouls. La Doctrine d'Hippocrate y est solidement établie; l'Auteur en fait voir la vérité, la confirme &

---

édition des recherches de M. de Bordeu sur ce sujet, (quelque dénomination qu'on leur donne) est très-importante en médecine, & absolument nécessaire aux Médecins, ainsi que celle des crises qui précèdent, qui accompagnent & qui terminent les maladies. Cette doctrine apprend à connoître les variétés & la réciprocity des mouvemens, le rapport admirable qu'il y a des parties aux parties, & des parties au tout. Elle est un guide assuré pour expliquer mieux les phénomènes de l'économie animale, & pour bien conduire les maladies dans leur marche & dans leur traitement, pour en découvrir la cause & le siège principal pour bien connoître celles qui sont compliquées, pour savoir en faire la distinction, & appliquer à chacune le remède qui lui est propre; pour prévoir enfin les crises qui doivent arriver dans les maladies, & en porter un prognostic utile, afin d'être toujours en état de les attaquer, de les combattre & de les vaincre avec plus d'avantage ».

Ce témoignage rendu douze ans après la publication des recherches, par un Médecin respectable par ses lumières & par son âge, seroit-il aussi celui d'un jeune enthousiaste? si la doctrine de M. de Bordeu est une

l'interprète : partout il paroît nourri de celle des Anciens , & semble se l'être appropriée , comme l'a fort bien remarqué M. de Haller , au sujet des recherches sur le pouls ; *manifestò suum*.

Il étoit difficile de faire la Médecine à la Cha-1760.  
rité de Paris, sans être frappé du tableau effrayant de la colique des peintres, maladie aussi singulière par ses symptômes, que par les disputes auxquelles elle a donné lieu, & pour laquelle le peuple de Paris a coutume de recourir aux soins administrés dans cet Hôpital. Les Médecins de cette Capitale, la combattoient avec une Médecine forte; les Médecins étrangers employoient une Médecine adoucissante; il s'agissoit de prononcer entre ces deux partis. M. de Bordeu fit choix d'une méthode mixte, il crut reconnoître de véritables crises dans la terminaison de cette colique; & en publiant ses vues sur ce sujet, il les rendit plus intéressantes encore, par les recherches qu'il y ajoûta sur l'usage de certains

---

susée, il faut du moins convenir que l'artificier étoit habile, puisqu'au bout de douze ans son ouvrage a reçu l'accueil des personnes qui étoient en état de l'apprécier.



métaux, dont les mauvais effets lui paroissent beaucoup trop exagérés.

1764. Vint ensuite l'affaire de l'inoculation, malheureuse sans doute pour la Faculté, en ce qu'elle donna lieu à des disputes qui divisèrent ses membres, mais heureuse pour le public, puisque du choc des opinions, sortirent de nouveaux éclaircissements sur la manière d'en envisager la pratique. A cette occasion, M. de Bordeu publia d'autres recherches sur quelques points de l'histoire de la Médecine. Comme on l'a vu constater des premiers en France, l'efficacité du quinquina, dans l'Ecole de Montpellier, de même il fut un des premiers dans celle de Paris, qui se décida pour la tolérance de l'inoculation; mais pour la tolérance seulement, afin de ne point priver sa Patrie d'un secours qui paroissoit avantageux, & de ne pas donner lieu aux abus, par une autorisation trop marquée. Il résulta encore du travail de M. de Bordeu, que les Médecins pouvoient être partagés en plusieurs classes, savoir; en Empiriques, Dogmatiques, Naturistes, Praticiens, Philosophes, Théologiens. Selon lui aucune de ces classes ne devoit s'opposer à la tolérance de l'inoculation. Au reste, cette ma-  
nière

nière d'envisager la Médecine qui répand un nouveau jour sur celle d'en écrire l'histoire, donna à M. de Bordeu, la facilité d'y semer des anecdotes piquantes & des traits heureusement amenés.

Ce dernier Ouvrage, rappelle nécessairement un autre trait particulier. On a soupçonné M. de Bordeu, dans un libelle, d'avoir pris la plume en faveur des Chirugiens, contre la faculté, dans les divisions qui ont régné entre ces deux Corps. Jamais imputation ne fut plus fausse. M. de Bordeu étoit trop judicieux, pour méconnoître l'accroissement réel des connoissances des Chirugiens François de notre siècle, & pour jalouser les récompenses & les encouragemens que leur Art a reçus dans ces derniers tems; mais il étoit également incapable d'oublier les intérêts de son Corps, auquel ce Médecin fut constamment attaché, quoiqu'en dise cet écrivain dont les loix & la Faculté nous ont fait justice.

Cependant la renommée de M. de Bordeu s'accroissoit de plus en plus dans la Capitale. Appelé à la Cour pour la santé de nos Princes, il ne l'étoit pas moins dans Paris, pour celle

C

des grands Seigneurs & des particuliers qui l'habitent ; & son tems partagé entre les personnes qu'il alloit voir & celles qui venoient le consulter, sembloit ne plus lui permettre d'écrire, lorsque du milieu du tourbillon qui l'entraînoit, on vit sortir ses recherches sur le corps muqueux ou organe cellulaire.

1767. On avoit bien déjà quelques apperçues sur cette question, ainsi que sur celle du poul, mais la doctrine des *Mécanistes* avoit tellement éloigné les idées raisonnables des anciens, sur cet objet, qu'on pouvoit le regarder comme entierement neuf (2). En effet il fut traité comme tel. L'Auteur y prouva que le corps entier se réduisoit en dernière analyse, à

(1) Comme mon dessein n'est pas de louer M. de Bordeu au détriment de qui que ce soit, je dois dire qu'en même tems & concurremment avec lui, plusieurs Docteurs Régens de la Faculté avoient entrevu l'usage du tissu cellulaire: mais aucun ne le développa mieux que M. de Bordeu; si l'on en excepte M. Antoine Petit, qui par ses profondes connoissances en anatomie, par la manière dont il a fait le mécanisme du corps humain, & sur-tout par la solidité de ses principes & l'éloquence de ses leçons, mérite à bon droit de balancer la réputation du Médecin dont je fais l'éloge.



un amas de substance muqueuse , semblable à du blanc d'œuf ; qu'on pouvoit regarder cette substance comme l'élément de la nutrition , & qu'elle n'étoit que l'extrait des alimens diversement travaillés ; que cette même substance disposée comme une éponge , en couches , lames & cellules , formoit le tissu muqueux ou cellulaire , dans lequel s'implantoient & se nourrissoient tous les organes , toutes les parties fibrillaires & nerveuses , les productions & les allongemens de tous les vaisseaux , lesquels n'étoient eux-mêmes que des tuyaux & des cilindres cellulaires , plus ou moins spongieux & criblés d'une infinité de voies par où ces humeurs s'infiltoient.

Osons le dire , cette doctrine qui répandit le plus grand jour sur celle du pouls , éclaira singulièrement la pratique de la Médecine. La théorie des fluxions établie par les anciens , & dédaignée par les modernes , reprit faveur. On connut mieux l'usage & l'action d'un organe présent à toutes les parties du corps , qui les lie , leur sert d'enveloppe & de soutien , & qui se confond & s'identifie avec elles ( 1 ). La maniere d'agir des vessicatoires ,

---

( 1 ) Cette vérité a été confirmée depuis par une observation que M. Vicq d'Azir a faite sur un cada-



du cautere, du fain-bois & des différens topiques, devint plus aisée à concevoir ; alors le mécanisme de la nutrition animale, se montra mieux aux yeux des Physiologistes, & la cause, en apparence inextricable, de plusieurs sytômes de différentes maladies, ne fut plus problématique. La théorie des Métaftases cessa également d'être obscure ; certains passages d'Hippocrate, mal interprétés, furent éclaircis ; le traitement des affections de la poitrine, devint plus facile & plus sûr, & l'on ne parut pas moins satisfait de voir reparoître dans la Médecine, la division cruciale du corps humain, si bien vue par les Anciens & si utile dans la pratique. Car comme on a vu, que le corps étoit partagé transversalement par le diaphragme, de même il existe une séparation perpendiculaire de notre machine, évidemment tracée sur les os & fut

vre, & qu'il a communiquée à l'Académie des Sciences, dont il est membre. Cet anatomiste habile, disciple de M. Petit, choisi par ce Médecin pour le remplacer dans ses leçons, & qui justifie pleinement le choix de son maître, avoit trouvé dans ses dissections, que tous les muscles de la cuisse du cadavre d'un adulte, étoient entierement réduits en tissu cellulaire.

les chairs , depuis le sommet de la tête , jusqu'au pubis.

Treize ans après ce dernier travail, par lequel <sup>1775</sup> notre Auteur sembloit avoir terminé sa carrière littéraire, il mit au jour sous son nom & sous ceux de son pere & de son frere , le premier volume du Traité des maladies chroniques, à la tête duquel il plaça un Discours plein de sens & de Philosophie, sur l'origine & les progrès de l'art de guérir. L'esprit se refuse à concevoir l'ensemble de cette dernière production, combien de vérités elle renferme & avec quelle sagacité l'Auteur a saisi son sujet ! Tout est grand dans cet Ouvrage, tout y décele le Praticien heureux, l'Observateur profond. Jusqu'ici M. de Bordeu paroissoit s'être plus occupé de la nature & de l'état des parties solides du corps humain, que de celui des fluides ; dans ce dernier travail l'analyse du sang & des humeurs, soit en santé, soit dans les différentes cachexies, est décrite avec un soin particulier. Ce n'est point un Chimiste ordinaire qui décomposant par le feu de ses fourneaux, des substances animales sans vie & sans action, désunit, précipite & sépare des mixtes que ses manipulations ont ex-

traits ou formés , & qui calcule minutieusement jusqu'au moindre grain de terre , de sel , d'esprit & de phlegme ; c'est l'homme de génie qui mesurant d'un œil sûr , l'énorme différence établie entre l'animal vivant & des lambeaux de chair morte , entre les humeurs *animalisées* & *vivantes* dans notre corps , & les fluides altérés , décomposés & sans vie hors du corps humain , après avoir suivi , autant qu'il étoit possible , les mouvemens intérieurs auxquels ces fluides sont soumis , & les effets que ce changement & les miasmes ou les poisons occasionnent sur l'économie animale , a peint à grands traits les divers phénomènes de cette partie importante de la Physiologie & de la Pathologie ( 1 ) ,

Cette vaste entreprise alloit être continuée , lorsque la mort a frappé son Auteur. Une mé-

---

( 1 ) Ceci ne peut offenser les Chymistes célèbres. On fait que nous devons aux progrès de leur art , la plus grande partie de ceux que la Physique a faits dans ces derniers tems. On a voulu seulement rappeler la différence trop oubliée de l'animal vivant au cadavre , & modérer un peu la morgue de ceux qui , n'ayant que les premières connoissances de chymie , croyent être Médecins , par ce qu'ils ont analysé cer-

lancolie profonde préparoit ce coup depuis long-tems : cet état d'anxiété , produit par une goutte vague & des spasmes fréquens , inquiétoit M. de Bordeu. L'exercice de la Médecine , qu'il avoit tant aimé , lui devint à charge ; il se livroit avec peine au travail de son cabinet ; & cette double privation , le laissant en proie à une oisiveté

tains remedes & détaillé jusqu'au dégoût , quelques molécules de plus ou de moins , rencontrées dans une analyse fastidieuse.

Il seroit à desirer que la Médecine pût être soumise aux loix de la Physique , si heureusement appliquées aux autres Sciences : sans doute les effets observés dans le corps humain dépendent de ces loix immuables. Mais l'action vitale de la fibre & le *gas* animal qui vivifie également les fluides , président tellement à notre existence physique , qu'il paroît bien difficile de jamais apprécier les phénomènes de l'économie animale, essentiellement dépendans de ces deux causes. De-là vient que la médecine a si peu profité des découvertes faites dans les autres sciences ; de-là vient que celui qui enseigne cet art , voit souvent si différemment de celui qui l'exerce ; de-là vient enfin que malgré les révolutions que la médecine a éprouvées , tandis que les autres sciences sont poussées si loin , cette dernière n'est pas encore aussi avancée qu'on pourroit le desirer.



forcée, troubla la sérénité de ses jours, que des peines d'un genre différent, n'avoient point altérée.

Livré à l'ennui & à la douleur, après avoir inutilement employé toutes les ressources de l'Art, il prit le parti d'aller aux eaux de Bagnieres. Mais la crainte d'être arrêté par l'instance des personnes auxquelles il n'auroit pu se refuser, lui fit garder le silence sur son départ. Les seuls compagnons de son voyage en furent instruits, & ses amis particuliers, ne l'apprirent que par des lettres qu'il leur adressa le jour même qu'il partit. Voici celle que je reçus. » travaillez tant que vous pourrez dans Paris, mon cher Docteur; pour moi je vais voir si les Nymphes de mon pays, voudront me délivrer de mes goutte & rhumatisme. Je leur ai envoyé en ma vie beaucoup de malades qu'elles ont assez bien traités : elles seroient bien ingrates si lorsque j'ai tant fait pour elles, elles ne faisoient rien pour moi. »

Après avoir pris les eaux pendant les deux saisons, & reçu dans son pays l'accueil qu'on n'a coutume d'y faire qu'aux personnes les plus distinguées, M. de Bordeu revint à Paris se portant mieux en apparence, mais dans le fond aussi

malade. Il craignoit l'apoplexie. Dans sa jeunesse le fameux Fizes qui avoit si bien présagé sa réputation , lui avoit également annoncé qu'il y feroit un jour exposé , comme il avoit pressenti que M. Venel ami de M. de Bordeu seroit atteint d'une dissolution putride des humeurs. La mort de ce dernier , arrivée un an auparavant , à la suite d'un mal de jambe qui caractérisoit cette dissolution , avoit étonné M. de Bordeu , & la prédiction de M. Fizes ne sortoit pas de sa mémoire. Malheureusement elle s'est accomplie d'une manière subite & inattendue la nuit du 23 au 24 Novembre 1776.

Rien n'annonçoit sa mort la veille : il avoit vu <sup>1776.</sup> ses malades à l'ordinaire : en rentrant chez lui le soir, il sentit de légères contractions spasmodiques aux cuisses & à l'estomac ; mais une potion sédative qu'il se prescrivit & qui fut préparée chez le sieur Mitouard son Apothicaire , parut le calmer. Il s'endormit d'un sommeil paisible , & c'est dans cette position qu'il a été trouvé mort le lendemain matin dans son lit : ce qui a donné lieu au bon mot renouvelé dans le Journal de Paris, *que la mort craignoit si fort M. de Bordeu, qu'elle l'avoit pris en dormant.* L'ouverture du corps , n'ayant présenté aucun dérangement remarquable

dans les organes , les personnes de l'Art qui l'ont faite , ont pensé que cette attaque imprévue , étoit l'effet du serrement spasmodique de la goutte remontée.

En terminant l'éloge Historique de M. de Bordeu , je ne rappellerai point la confiance dont le Roi & la Famille Royale , l'ont plusieurs fois honoré , ni celle des Princes & Princesses du Sang Royal, de la santé desquels il a été chargé jusqu'à sa mort & qui l'ont sincèrement regretté. Je ne dirai rien non plus des succès brillans qu'il a eus dans le cours de vingt ans , de la pratique la plus étendue & la plus heureuse , principalement auprès des personnes de la première distinction. Attaché aux Grands , secourable aux petits , donnant indistinctement ses soins aux uns & aux autres , affectionnant les malades , & les suivant avec assiduité ; les rassurant surtout par l'agrément de sa figure , la douceur de ses paroles & les charmes de son esprit , il les examinoit avec soin , leur prescrivoit peu de remèdes & étoit économe de leur sang. Attentif à écouter jusqu'au moindre avis , & ne rougissant point de revenir du sien , il le propoisoit avec modestie & faisoit aimer ainsi la Médecine dans le Médecin.

Nouvel Erasistrate , non content de prédire par le pouls les crises physiques des maladies , il possédoit également l'Art d'en pénétrer les causes morales. C'est par cet Art admirable que s'est reproduite de nos jours , la scène touchante d'Antiochus *Soter*. Une famille illustre étoit à la veille de perdre un des héritiers de son nom. Attaqué en apparence d'une consommation mortelle , cet enfant précieux dépérissoit chaque jour ; tous les secours paroissoient insuffisans , lorsque M. de Bordeu s'emparant de la confiance du jeune malade , devina sa pensée , calma son esprit agité , & le rendit ainsi mieux portant à sa famille désolée.

La facilité avec laquelle M. de Bordeu faisoit la Médecine , son éloignement pour les remèdes , & sa confiance à la nature , lui ont quelquefois attiré le reproche de ne pas croire entièrement à son Art. Mais douter raisonnablement de cet Art , en s'occupant sans cesse des moyens de le rendre plus certain , est-ce un crime ? & n'en est-ce pas un plutôt de l'exercer avec trop de sécurité , sans en jamais reculer les limites ? De-là vient sans doute , que les plus grands Médecins ont hésité auprès des malades. C'est par cette incertitude



éclairée, que M. de Bordeu paroïssoit véritablement grand aux yeux de ceux qui l'ont connu dans sa vie, & c'est par elle qu'il le paroitra davantage à la postérité qui doit le juger.

F I N.